dium ; c'est la défense et la prospérité du pays ! N'est point vraiment roi qui ne l'a pas reçue à son avénement.

Cette couronne, s'il faut en croire une légende, fut l'ouvrage des anges. Ils la firent d'or et l'enrichirent de saphirs, de rubis, d'une quantité de perles, et d'une grosse émeraude ; apparement les célestes orfèvres s'y prirent à deux fois et changèrent de modèle : quoi qu'il en soit, la couronne de saint Etienne est loin d'être régulière. Peut-être aussi les hommes voulurent y ajouter ; mais la légende n'en dit rien, et nous ne pouvons suppléer à son silence.

Cette couronne a subi trop de vicissitudes, a causé trop de guerres pour que nous en tracions l'histoire ; ce serait entreprendre une Iliade suivie d'une Odyssée. Vient-elle à tomber en des mains étrangères, roi et nation prennent les armes, celle-ci pour recouvrer le trésor patriotique, celui-là pour retrouver le prestige royal. Tel fut le motif dont se couvrit Mathias Corvin pour envahir les Etats de Frédéric III, empereur d'Allemagne.

Sur la fin du siècle dernier, Joseph II, prince rempli d'excellentes intentions, mais politique maladroit, se fit un jeu de ces superstitions nationales. Il faillit payer cher son imprudence. Il s'empara, de la couronne angélique et la fit transporter à Vienne. L'indignation des Magyars fut à son comble. Ils se refusèrent à inscrire dans leurs codes les édits et ordonnances de l'empereur ; une opposition sourde, puis déclarée, fut faite à toutes les réformes tentées, par ce souverain philosophe ; elles échouèrent même auprès de ceux qui avaient intérêt à les faire réussir.

L'archevêque de Gran se mit à la tête d'un parti. L'union de la Hongrie et de l'Autriche allait peut-être se rompre, lorsque Joseph, triste et découragé, rendit la couronne à la ville de Bude. Partout où elle passa il y eut des prières et des réjouissances. Elle était exposée sur les autels, à côté du saint-sacrement, sous la garde des officiers du comté et de magistrats armés de sabres. Nobles et paysans se pressaient pour la voir. La joie était sur les figures, l'espérance dans les cœurs ; on avait fait partout des apprêts magnifiques. " Jamais, dit un contemporain, dans une lettre datée de Gran, jamais les dames ne furent vêtues d'une manière si brillante, toutes à la hongroise, en robes bleues avec fourrures et galons d'or ; en *kalpacks* de velours noir, brodés d'or et ornés de plumes, et en bottines bleues, vertes, jaunes ou rouges. Vous vous croiriez en plein carnaval. La nuit, les danses et la musique ne cessent pas. Les cavaliers font sonner leurs éperons, frappent à deux mains leurs pantalons, et les talons de cuivre des femmes carillonnent en mesure avec les chants nationaux. Vive la Hongrie et la liberté ! *Eljen a Magyar szabadzag*, crie-t-on de toutes parts. Les façades des maisons sont éblouissantes d'illuminations. Malheur aux citoyens dont le patriotisme ne va pas à ce degré ! leurs vitres sont brisées impitoyablement. (Mode française.) Vous jugerez, ajoute l'auteur de la lettre, de la joie que le retour de la couronne a produite parmi nous quand vous saurez qu'il a fait suspendre jusqu'aux restrictions religieuses. Notre évêque a donné aux gardiens et à la noblesse un repas où l'on a servi de la viande. "

Le 21 février 1790, les habitants de Bude virent arriver le précieux diadème : il fut salué comme le gage des priviléges de la nation, et déposé à la forteresse, dans un étui que renfermait un coffre de fer, scellé des sceaux du roi, sous les yeux des grands dignitaires du royaume. Ce jour-là, Joseph II mourait à Vienne.

Pendant trois siècles la dynastie d'Arpad gouverna la Hongrie, et soutint de rudes assauts pour se maintenir dans la possession du sol qu'elle avait conquis. Les rois Béla IV et Ladislas, dit le Saint, eurent à combattre les Mongols et les Cumans. Chaque jour de nouvelles hordes s'abattaient à l'improviste dans les campagnes, semant l'incendie et la dévastation. Le paysan magyar demeure toujours soldat, toujours le shako en tête, toujours botté, éperonné, prêt à s'élancer sur son petit cheval brun : sa maison n'est qu'une tente, qu'il peut plier à l'occasion. Des traditions populaires ont perpétué le souvenir de ces luttes où le Ciel intervenait en faveur de Ladislas contre les Cumans. Il était monté, rapporte-t-on, sur un coursier miraculeux.

Au retour d'une expédition dont il revenait vainqueur, Ladislas rencontre un grand dignitaire qui, tout en larmes, se jette à ses pieds et le conjure de lui faire rendre sa fille que le chef des Cumans avait enlevée dans sa fuite. Il était déjà loin. Ladislas ne prend conseil que de son cœur généreux ; il s'élance sur les traces du ravisseur ; il l'aperçoit, il va le rejoindre. Mais quel charme s'oppose à cette rencontre ? Ladislas entend les cris de la jeune fille, il la voit se tordre dans les étreintes de fer du cavalier cuman : il presse de la voix et de l'éperon sa monture qui volait naguère ; c'est en vain. Le Cuman gardait toujours l'avance, tantôt penché sur sa selle, tantôt se retournant pour insulter le saint monarque, et se couvrant du corps de la jeune fille quand il le voyait brandir sa lance. C'est que, voyez-vous, son cheval n'était autre que le diable en personne, et vomissait des flammes. Enfin, il fallut s'arrêter sur les bords d'un abîme. Le combat s'engage. Ladislas terrasse son infernal adversaire, le précipite du haut des rochers, et ramène la jeune fille à son père.

A cette époque, les prédications de Pierre l'Ermite et de saint Bernard entraînaient les braves et féaux chevaliers d'Occident au tombeau du Christ : une foule de Hongrois se mêlèrent à eux pour aller combattre les ennemis qu'ils devaient revoir deux siècles plus tard sur le sol de leur patrie. André II prit la croix, et revint de la Terre-Sainte avec le titre de Hiérosolymitain ; mais il est connu surtout par les concessions que les magnats arrachèrent à sa faiblesse, et qu'ils résumèrent en quatre articles scellés d'un sceau d'or : de là le nom de *Bulle d'or* (1222). Sept années auparavant les barons anglais avaient obtenu de Jean sans-Terre la reconnaissance de leurs droits contenue dans la grande *Charte*.

Avec André III s'éteignit, en 1301, la vaillante race d'Arpad. Elle avait donné à son peuple les lumières du christianisme, et des lois qui furent longtemps considérées comme l'expression de la plus haute raison. Ne les dédaignons pas trop, les siècles ont aussi leur sagesse. La dynastie d'Arpad avait posé une digue aux invasions des peuplades d'Asie, malgré leur communauté d'origine, et quoiqu'elle fût conviée au partage de l'Europe.

Voici maintenant le règne de la maison d'Anjou. En recevant avec le baptême une couronne des mains de Sylvestre II